

LES PAYS DU DANUBE

REVUE MENSUELLE
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

DE CINQ VÉRITÉS AU MOINS, ET DE QUELQUES AUTRES

Par : M. ALDO DAMI 129

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE (Suite)

Par : M. ELEMÉR CSÁSZÁR 135

LA POLOGNE ET LA TCHÉCO-SLOVAQUIE Par : M. BERNARD ENZLER . 138

LA POLITIQUE DE M. BENES Par : M. PAUL de MONTFORT 158

HACHETTE ET C^{IE}
111, RUE RÉAUMUR
P A R I S

NAVILLE ET C^{IE}
5, RUE LÉVRIER
G E N È V E



VALERIO TANTINI
VIA VIGEVANO, 20.
M I L A N O

GRILL ET C^{IE}
DOROTTYA-UTCA 2
B U D A P E S T

LES PAYS DU DANUBE

REVUE MENSUELLE
POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET LITTÉRAIRE

BUREAUX:

BUDAPEST, V., MÁRIA VALÉRIA-UTCA 1.

RÉDACTEUR EN CHEF:

M. PAUL DE MONTFORT

ADMINISTRATEUR-GÉRANT:

DR. BÉLA DE HORVÁTH

DIRECTEUR-FONDATEUR:

DR. ALEXANDRE KRISZTICS

ABONNEMENTS

<i>Hongrie</i>	2000 cour. hong.
<i>Allemagne</i>	4000 marks.
<i>Pays faisant partie de l'Union Postale</i>	12 fr.
<i>Le numéro</i>	200 cour. Étranger 1 fr.

Société Royale Hongroise de Navigation Danubienne et Maritime

BUREAU CENTRAL DE LA DIRECTION:

BUDAPEST, V., MÁRIA VALÉRIA-UTCA 11.

Succursales à VIENNE, MUNICH, SOFIA et BUCAREST.

I. PAQUEBOTS DE PASSAGERS.

Sur le DANUBE entre

1. *Budapest—Esztergom—Pozsony—Vienne.*

2. *Budapest—Baja—Mohács. Paquebots de luxe avec des salons, cabines, dortoirs, excellents restaurants.*

3. *Budapest—Visegrád—Dömös—Esztergom avec de grands paquebots de passagers.*

4. *Service local à Budapest.*

Sur le TISZA: *entre Szolnok et Csongrád puis Csongrád et Szeged.*

II. SERVICE DES BATEAUX DE MARCHANDISES.

Sur le DANUBE: *depuis Regensburg—Passau par Vienne, Pozsony, Budapest, Baja jusqu'à Mohács. Expédition de marchandises le long du Danube et de ses affluents.*

Veillez vous adresser pour renseignements détaillés concernant voyages et expéditions au bureau central de la Direction ou à ses représentants.

DE CINQ VÉRITÉS AU MOINS, ET DE QUELQUES AUTRES.



PAR:
M. ALDO DAMI



J'AI un ami. Cet ami, dont le naturel est placide et la philosophie aimable, moque ma fréquente mauvaise humeur, et a toujours refusé de me croire quand, d'aventure, au cours de quelque promenade agitée, je m'arrêtais brusquement pour lui dire que la politique m'empêchait de dormir. „Tu as la faculté d'indignation de Diderot, me disait-il, et ce tourmentant besoin de parler.“ Il est vrai, l'injustice, en notre bas monde, sait me frapper au coeur, et je souffre. Je souffre parce qu'il arrive un instant de la vie où une manière de conviction absolue, sans réplique, s'est formée en nous, et où, relevant la tête sur le monde, nous le voyons étranger à cette conviction, tout différent de l'idéal que, sur elle, nous avons édifié.

Avant de venir en Hongrie, mes études de politique, d'ethnographie et de linguistique m'avaient fait la connaître suffisamment pour que les négociations de Paris et plus tard le triste traité de Trianon ne me laissassent — comme ailleurs — qu'un douloureux frémissement, fait de persuasion à la fois et de consternation. Depuis que je suis sur place, les deux sentiments se sont renforcés en moi: ce qui se déroule sous mes yeux, c'est un panorama magnifique et lamentable. Je saisis, comme dans un embrassement, l'orée multiple de la vie au lointain horizon, l'ascension d'une culture et d'un Etat, afin d'en suivre la courbe qui meurt, hélas, à mes pieds. Je contemple des dépouilles. J'observe des choses sanglantes. La Hongrie ensevelie sous ses flambrantes richesses, la ruine amère, quelque chose de la faillite générale qui a survécu au grand conflit et qui pèse sur les vainqueurs comme sur les vaincus, parce qu'ils n'ont pas su faire la paix. Je ne puis m'empêcher d'élever ici, une fois de plus, une fois encore, ma voix sans doute inutile, éphémère et faillible, pour dire mes fervents espoirs, pour souhaiter que le caveau qui lentement s'est fermé se puisse ouvrir un jour. Etranger hôte de la Hongrie, j'apporte ma faible parole à son deuil.

J'ai pensé dans mille directions: je parlais tout à l'heure de convictions entières, et il me sera permis, en évoquant l'inquiète journée qui les créa, d'en redire ici quelques unes, le long des choses que j'écrirai.

* * *

1. Un journaliste suisse s'écriait devant moi: les Hongrois n'ont que ce qu'ils méritent. Ils n'ont pas accordé jadis à leurs minorités une représentation équitable au Parlement. Mais la Hongrie, vieil ami, est un pays agricole, demeuré sinon féodal, du moins aristocratique. Et je sais bien que le paysan roumain ou slovaque, fidèle au seigneur qui lui voulait du bien, l'élisait afin de le le représenter à Pest.

2. „L'oppression“ . . . Les lois Apponyi, si vivement critiquées . . . Partout où une nationalité était représentée par 12^o/_o au moins des habitants de la localité, une école était ouverte pour leur permettre d'étudier dans leur langue maternelle. Allez trouver une nation occidentale qui puisse apporter ces titres, où l'on ait fait cela, dans des provinces allogènes où il n'y a pas seulement 12^o/_o, mais une population étrangère compacte: En Bretagne, en Corse de nos jours encore, en Alsace ou en Posnanie autrefois, on ne peut, on ne pouvait utiliser à l'école que la *seule* langue d'Etat, pas même apprendre sa langue maternelle, pas même *parler entre élèves* breton, italien, français. Les voilà bien, ceux qui sont opprimés dans leur langue . . . En Hongrie allogène, le hongrois n'était obligatoire que comme seconde langue *apprise*: l'enseignement se donnait dans la langue maternelle. Aujourd'hui on „protège“ les minorités, mais, dans les pays annexés, le hongrois reste exclu comme langue d'enseignement. C'est ainsi qu'entre autres, les Roumains considèrent les juifs comme une nationalité à part: ils obligent ces gens, qui ne savent que le hongrois et parfois l'allemand, à étudier en roumain ou en hébreu. C'est ainsi encore que, quatre langues au moins doivent être utilisées en Ruthénie „autonome“ pour imposer le tchèque aux petits Ruthènes. L'institutrice, quand elle n'est pas ukrainienne, doit traduire son tchèque en allemand. Elle se fait entendre alors d'un petit juif, qui retraduit en hongrois, la langue que connaissent le plupart des habitants de la Ruska Kraina. Du hongrois, on passe au ruthène, et le petit jeu recommence. Il est, on le voit, des plus aisés. Mais tout, ici-bas, n'est-il pas pire qu'avant la guerre? Sous prétexte de démembler les „mosaïques“, les „Etats antinationaux“, au nom d'un très juste droit des peuples (s'il avait été observé par consultation populaire) qu'on a malheureusement confondu avec le principe des nationalités, d'ailleurs faussé sur des étendues considérables et pour des millions et des millions d'êtres humains, on a créé des Etats tout aussi artificiels, plus artificiels, plus complexes, édifiés par la violence, et qui n'ont pour se justifier ni histoire, ni tradition, ni communauté intellectuelle ou d'intérêt, ni surtout l'unité économique.

3. Il est resté dans le voisinage immédiat de Budapest, des îlots slovaques, serbes et souabes. S'il y avait eu oppression, n'eussent-ils pas été les premiers à disparaître ?

4. L'erreur de notre opinion occidentale vient de la constante et habile propagande panslave arrivée, non pas des régions „opprimées“, mais des centres *extérieurs*, Petrograde et Belgrade avant la guerre, Prague également aujourd'hui. Les Roumains seuls furent à peu près irréductibles : Croates, Slovaques, Ruthènes surtout se sont fait remarquer pour leur fidélité, durant la guerre, aux armes hongroises, pendant que les Tchèques, eux, trahissaient au contraire l'Autriche. Aujourd'hui, le chef des Roumains de Transylvanie déclare qu'ils étaient plus heureux sous le régime de Tisza et même de Mackensen que sous M. Bratiano; les Slovaques, luttant pour les deux tiers au moins contre une unité faite par de pseudo-linguistes et par M. Wilson, naïf et berné, sont en révolte ouverte vis-à-vis des Tchèques; la Croatie, regrettant son autonomie d'antan, vient d'élire un bloc compact de députés séparatistes. Les meilleurs — et les plus mauvais — généraux autrichiens étaient des Slaves du Sud : Potiorek, Boroevitch . . . L'Autriche, qui combattait sur le front russe en fonction germanique et sur le front roumain en fonction magyare, combattit sur le front italien en fonction slave, avec un visage slave; c'est contre l'Italie qu'elle slavisa lentement les côtes de l'Adriatique, amenée qu'elle fut, de la sorte, à favoriser ces éléments. Les Slovènes cléricaux furent de tout temps, avec les Tyroliens et la noblesse polonaise de Galicie, le meilleur soutien de la dynastie des Habsbourg: la haine du Serbe est aussi forte à Ljubljana. et surtout à Zagreb, que la haine de l'Italien, et dès lors l'unité yougoslave, comme l'unité tchécoslovaque, apparait comme une des blagues les plus monstrueuses dont aient été dupes les chevaliers de l'ethnographie. M. Trumbitch, aidé du médecin particulier de M. Wilson, Bianchini, sut faire illusion sur les sentiments véritables de l'immense majorité de ses compatriotes croates et dalmates, et le pauvre président de la Maison Blanche, qui avait fait concessions sur concessions sur ses 14 points, pensa certain jour se rattraper. Il se pencha sur la carte, constata que les Serbes y étaient peints en vert d'eau, les Croates en vert olive et les Slovènes en vert pomme, et s'écria : Euréka ! voici un seul peuple de frères : mettons-les tous dans le même sac. Mais après de pareilles défaillances, M. Wilson eut bien de la peine à se refaire une virginité, même dans les eaux du très amer Adriatique.

5. Ainsi la Hongrie se trouve punie d'avoir laissé ses

nationalités librement se développer, et les puissances occidentales récompensées de leur politique millénaire d'oppression et de centralisation forcée. Prolifiques certes, mais tout autant décimés par les maladies, les Hongrois, demeurant stationnaires, et par passivité encore, ont reculé au cours des siècles sur tout le pourtour des Carpathes qu'ils occupaient jadis, ils se sont laissé entourer par des populations inférieures de culture, mais envahissantes comme une marée; ils ont fini par se trouver en quelque sorte assiégés dans les villes. A l'opposé, la France, par exemple, partie du Nord, a conquis le Midi au moyen-âge. Elle conquiert lentement, à cette heure, les derniers recoins de son territoire. Presque autant que la France de 1815, l'Allemagne de 1919 s'est présentée aux traités vaincue, mais sans beaucoup d'allogènes; et, plus tard, les plébiscites ont sanctionné la germanisation du passé.

* * *

Telles quelques unes de mes réflexions. Mais, ils est, à ce propos, tant de choses à dire! J'en suis persuadé: si l'on faisait le plébiscite même maintenant, après quatre ans d'occupation, de vexations, d'expulsions, d'invasion de fonctionnaires de Prague, de Bucarest et de Belgrade, même si ces fonctionnaires avaient licence entière de „cuisiner“ le vote, la Hongrie regagnerait la moitié à peu près de ce qu'elle a perdu.¹ Surtout maintenant, ajouterai-je, car les populations ont appris à connaître le nouveau régime. Peu sensible en général au patriotisme théorique, porté à ne considérer en toute chose que son pain, le paysan souffre indiciblement de tous les tracasseries de frontière qui lui coupent ses champs, ses débouchés, sa route de travail: la paix a brisé à plaisir les unités économiques. C'est-là ce qui devrait être le point de départ, le jour où la morale et le bon sens reprennent le dessus, le jour où l'on pourra enfin songer à une révision pacifique des traités. Lors du partage de la Haute-Silésie, la

¹ Une preuve entre mille nous en est donnée par le plébiscite qui a eu lieu à Sopron. De toutes les villes de l'ancienne Hongrie, Sopron était la seule qui ne fût pas hongroise. Elle était allemande. Ayant à opter entre un pays allemand, l'Autriche, et la Hongrie, elle vota pour cette dernière! Dès lors comment douter de l'issue éventuelle d'un vote analogue dans les autres cités détachées, qui sont, elles, magyares? Il y a mieux: le territoire adjetent, de langue allemand, en contact direct avec le territoire autrichien qu'il prolongeait, opta pour la Hongrie. N'est ce pas la démonstration éclatante du fait que les cosses germane du sud de la Hongrie, complètement séparés de leurs frères de race, en eussent fait autant? Or, dans la Bácska et le Bânât, Hongrois et Allemands forment ensemble la majorité absolue... On a „désannexé“ en Allemands au nom du principe des nationalités (*sic*) afin de ne laisser en Hongrie que des Hongrois...

Société des Nations s'est trouvée devant une situation inextricable: elle a dû établir après le plébiscite un certain nombre d'unités économiques indivisibles. C'est le contraire qui devait avoir lieu: découpage de semblables unités d'abord, plébiscite ensuite à l'intérieur de chacune d'elles.

J'ai dit encore:

La „paix du droit“, qui devait être „définitive“, donc nécessairement „juste“, est en réalité beaucoup plus dure que les paix de l'histoire. Elle fut plus dure, d'abord, dans sa méthode même. En 1815, la France, en 1855 la Russie se présentent aux congrès de Vienne et de Paris à pied d'égalité avec les vainqueurs: elles vont jusqu'à conclure des alliances pour leur compte. En 1919, les traités sont dictés. On n'entend plus même le vaincu: il ne participe pas à la discussion, il est rayé des conférences, voire de la Société des Nations, exclu même des délibérations internationales qui n'ont plus de rapport avec la guerre (ainsi, quand il y a des brigands en Chine, ce sont les „Alliés“ qui interviennent auprès de Pékin), même des congrès scientifiques, et des olympiades. Les mêmes instances qui étaient chargées de liquider le conflit gouvernent l'oeuvre constructive, la paix. Le monde est régi par le groupe des vainqueurs. A la Société des Nations, on entend parler des „ex-ennemis“, parfois des „ennemis“. Ennemis de qui?

Elle fut plus dure, ensuite, dans les traités. Outre la création des unités nationales factices à quoi je faisais allusion plus haut, on se trouve en face, à l'heure actuelle, d'une masse de douze millions d'êtres humains annexés en dehors de leur volonté. Que penser d'une paix qui crée partout, de nouvelles Alsaces, de nouveaux Francfort, de nouveaux irrédentismes? Irrédentismes à l'envers, et infiniment plus graves. L'histoire, ami, est un balancier: elle oscille, mais elle va toujours trop loin dans un sens ou dans l'autre, sans jamais se pouvoir arrêter au point équitable. On n'en n'a donc jamais fini „une fois pour toutes“. S'il fallait répéter ici le détail des régions qui ont souffert cette violence, une collection entière des *Pays du Danube* n'y suffirait pas. On n'a jamais insisté, à ma connaissance, sur l'immoralité foncière des modifications territoriales par droit de victoire, les populations ne pouvant être rendues responsables des fautes de leurs Gouvernants, et les populations-frontière pas plus que les autres. Or ce sont elles, en pratique, qui font toujours les frais des vicissitudes des guerres.

Elle fut plus dure, enfin, économiquement, avec ces frontières qui coupent voluptueusement routes, voies ferrées, canaux, qui séparent la ferme du champ, la ville du faubourg ou de

la gare, le fer de la houille, et jusqu'au sous-sol de son orifice.

Est-ce pour cela que des millions de jeunes hommes sont tombés ?

Vieil ami, je te parle candidement. Je suis convaincu que, vainqueurs, les Allemands n'eussent pas pu faire une paix beaucoup pire — parce que ce serait bonnement impossible. Je suis persuadé de beaucoup d'autres choses encore. Toute l'ardeur de notre jeune génération doit tendre, de toutes ses forces aussi, à l'accomplissement de cette grande oeuvre : la révision des traités.

Vieil ami, je te parle candidement. Tu t'épouvantes ; tu es fondé à dire que j'exagère. Mais tu dois pardonner à pareille virulence. Je n'ai point dit toute ma pensée. Je suis indigné. Dès l'aube, j'ai eu les idées que j'écris à cette heure. Je dis ce que je crois. Je suis persuadé, moi. Après tout, c'est une polémique que j'ai avec toi. Je te parle candidement.

J'ai cette naïveté. Car il est des causes qui ne sauraient périr. Et se pourra-t-il faire, quelque jour, que les peuples désapprennent ce qu'ils ont accoutumé de faire : confondre agrandissement et grandeur ?

* * *

Je murmurai ces choses, qui sont si graves. Le soleil, avec son souvenir de chaudes raies rouges au couchant, quitta le ciel paisiblement. Une douce lumière régnait encore. Du soir montait une inquiète chanson. Je demeurai sur le flanc de la colline, peut-être seul.



LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

PAR : M.
ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Suite.)

La réconciliation de la nation et de son roi, en 1867 et le rétablissement de la Constitution marquent une période nouvelle dans la vie de la nation. L'entente définitive fut loin de contenter l'ancien rêve d'indépendance, qui continuait à agir au fond des coeurs, mais la paix fut malgré tout acceptée comme une délivrance après les jours amers. Au lendemain de lutttes pénibles et des misères d'une longue souffrance, la nation se mit à rétablir ses forces matérielles. Elle avait recouvré une part de son indépendance et de sa liberté, rien ne l'obligeait désormais à consacrer son énergie à l'assurance de son indépendance politique. Les forces trouvaient d'autres champs pour se faire valoir. Les sciences se développèrent surtout très vite, elle cherchèrent à combler des lacunes séculaires, et réussirent en effet à atteindre la hauteur de celles du monde civilisé. Les nombreuses sociétés scientifiques, postérieures à l'Académie et dirigées par elle, devinrent autant de foyers d'un fervent travail scientifique. Les tâches spécifiques qui nous incombaient dans le domaine des sciences, furent remplies avec honneur. Le champ de recherche de l'histoire littéraire, sous la direction de M. M. Gyulai et Beöthy, s'élargissait, les vues de la science devenaient plus profondes, ses méthodes plus modernes, ses résultats plus grands. Cette dernière période de notre vie nationale s'étend jusqu'à nos jours. A l'heure qu'il est, nous considérons l'an 1896, l'an qui marque le millénaire de notre existence nationale, comme le terme du développement de notre littérature. Pendant les trente dernières années (1867—1896), la littérature s'était enrichie d'idées et de tendances, mais pour son esprit, elle se rattache encore à la période précédente. Au centre de l'activité littéraire nous trouvons toujours Arany et son cercle, dont les membres les plus illustres furent quelques anciens adeptes du maître, tels Gyulai et Lévy et quelques élèves nouveaux, tel le fils d'Arany : Ladislas qui devait se taire de bonne heure. (1844—1898). Comme poète il se rattache à son père par quelques narrations épiques, dont le Héros des Mirages, l'histoire pleine d'humour profond d'un hurluberlu, „l'Anyegin Hongrois” se distingue par un mélange heureux du sérieux et du satirique. La ballade à la manière d'Arany fut cultivée avec bonheur par Joseph Kiss (né en 1843) dont la poésie lyrique, restée originale, mit par endroits en lumière, avec

beaucoup d'art, les replis de l'âme du poète et de l'âme de sa race juive. La chaleur et la force augmentent sans cesse dans la poésie de Jules Vargha (né en 1853). La peinture de la nature dans ses poèmes récents, ainsi que le vol hardi de ses odes, conçues dans son chagrin patriotique, la sonorité de sa langue et l'art de sa versification mettent Vargha au rang des plus dignes élèves d'Arany. C'est à Petőfi que se rattache par la spontanéité de ses chansons, pas l'ardeur de son imagination Alexandre Endrődi (né en 1850) qui sait donner à ses poésies le ton de l'ancienne poésie lyrique hongroise. Les chansons tristes et les poésies philosophiques d'une âme profonde et pessimiste, Jules Reviczky, trahissent une influence française ainsi que les oeuvres, remarquables par l'ardeur patriotique et la diction poétique, d'un autre beau talent, toujours magyar dans ses sentiments, Emile Ábrányi (né en 1850). Tous ces poètes, surtout Vargha et Ábrányi comptent avec Antoine Radó (né en 1862) parmi les meilleurs traducteurs d'oeuvres étrangères.

Le grand maître du roman reste encore Jókai, mais l'impulsion, qu'il donne aux écrivains ne vaut pas l'impression qu'il fait sur le public. Sous l'influence toujours croissante du réalisme, les poètes cherchent à tempérer l'élan de leur imagination, d'autant qu'ils ont l'oeil plus perspicace, que leur imagination n'est riche. Au passé, qui grandit les ombres, qui donne l'essor à l'imagination, ils préfèrent le présent réel et l'entourage immédiat. Sans s'essayer dans les récits intéressants, ils cherchent, sous une influence hongroise et étrangère, à résoudre les problèmes du roman réaliste. En grand connaisseur du village hongrois, Louis Abonyi (1839—1898) nous donna une peinture fidèle, mais inachevée de forme et d'art, de la vie hongroise. C'est là le sujet des nouvelles originales et singulières d'Alexandre Baksay (1832—1915) qui, avec plus d'intimité et de vérité, avec un art qui résulte de la simplicité même, à l'aide d'une langue foncièrement magyare, nous présente des tableaux d'une importance historique, de la vie des pasteurs, et de celle des collèges réformés. Louis Tolnay (1837—1902) auteur d'assez habiles ballades et de poésies lyriques est par le peinture âpre et aigre de la société, l'élève des réalistes anglais, de même que Zoltán Beőthy (né en 1848) esthéticien, auteur de dessins et d'un roman intitulé: Béla Kálózdy. Beőthy comprend parfaitement ses modèles, ce qui est suffisamment prouvé par la vérité et la force de ses caractères. Sigismond Justh (1863—1894) mort prématurément, apporte de Paris la mode du roman analytique français et celle des vastes cycles de romans, comprenant plusieurs oeuvres. C'est

parmi ces romanciers, qu'il faut compter Coloman Mikszáth (1849—1910) dont l'effet et la popularité n'ont point trouvé d'égaux dans leur temps. La réputation lui assigna une place à côté de Jókai, et lui attribue une certaine importance dans les littératures européennes. Son oeuvre est encore plus magyare que celle de Jókai, ses histoires innombrables, ainsi que tous les personnages qui peuplent son univers sont nés sur le sol hongrois. Si Mikszáth aime à remonter au passé, pour trouver un sujet à ses romans, si parfois il amplifie et colorie la matière, trouvée dans des actes authentiques, ou dans des chroniques, pour en faire des développements, lectures poétiques, son élément, c'est le présent, la Hongrie de son temps. Son imagination riche en saillies, n'est pas aussi propre à inventer des romans, qu'à imaginer des historiettes, qu'à croquer certaines scènes ou certains personnages, comme faisait Beöthy. Ainsi c'est grâce à lui que ce genre atteint son degré supérieur dans notre littérature. Certains de ses récits, et en grand nombre, sont de véritables chefs d'oeuvre, égalant les meilleurs ouvrages de notre littérature. C'est d'un oeil perspicace, qu'il observe le seigneur et le paysan hongrois au milieu de ses occupations journalières et de ses distractions, pour composer ensuite à l'aide de ces traits en relief, de petites historiettes artistiques et intéressantes. Ce qui ajoute encore à la valeur de ces dessins, c'est que chacun d'eux fournit des renseignements précieux sur le naturel du Hongrois, son caractère spécifique, sa manière singulière de penser et de sentir, enfin sa conception morale. Personne ne sut comme Mikszáth mettre en lumière l'âme hongroise à l'aide de quelques petits traits. Ses dessins représentent le paysan avec une compréhension bienveillante, ses nouvelles nous montrent avec une certaine mélancolie et une douce ironie la petite noblesse, la classe moyenne en train de périr, ses croquis nous font voir avec une satire mordante les politiciens à la Chamre des Députés. Une certaine sérénité se répand à travers toutes ses historiettes, ainsi qu'une envie de plaisanter et de dire de bon mots, avec un humour, dont le poète possède tous les dons, l'enjoué comme le mélancolique. Ses nombreux ouvrages de circonstance ont perdu beaucoup de leur popularité, mais le reste de l'oeuvre est d'une valeur durable. La voie suivie par lui, sa conception, son style ont créé une école. Faute d'un humour pareil au sien, nombre de ses élèves ne nous ont donné que des observations sèches, concernant les habitudes caractéristiques du peuple. Ils cherchaient l'exactitude ethnographique, aux dépens de la valeur esthétique.

(À suivre.)

LA POLOGNE ET LA TCHÉCO-SLOVAQUIE.

PAR : BERNARD ENZLER.

I.



ON a déjà beaucoup parlé et écrit des relations de ces deux pays. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est que cette question est toujours actuelle et que le récent voyage du maréchal Foch à Varsovie et à Prague a donné lieu, dans la presse — tant en Occident qu'en Orient — à des commentaires des plus divers.

Le correspondant du „Daily Mail“ à Varsovie écrit le 11 mai à son journal :

„Le voyage du maréchal Foch à travers les États de la Petite Entente est plus important que l'on veut le croire. En effet, le maréchal passe en revue les troupes que les instructeurs français ont éduquées. Il s'agit de la sécurité de l'Europe en cas d'attaque de la part de l'Allemagne ou de la Russie des Soviets“.

L'agence télégraphique hongroise (A. T. H.) reçut le 7 mai de Londres le télégramme suivant :

„Le „Saturday Review“ écrit à propos du voyage du maréchal Foch à Varsovie que ce n'est pas un voyage de politesse ou d'agrément, mais bien un voyage d'une haute importance militaire et politique. Comme les armées de la Tchécoslovaquie et de la Pologne ont été organisées par les missions militaires françaises, le maréchal Foch passera en revue les troupes instruites par les Français et donnera des instructions complémentaires si le besoin s'en fait sentir.“

Ces deux télégrammes soulignent simplement l'importance du voyage et déclarent qu'il s'agit là de la sécurité de l'Europe. Ces informations anglaises sont brèves, mais paraissent être objectives ; elles laissent entrevoir que le maréchal Foch n'a d'autre mission que de contrôler l'instruction des troupes polonaises et d'arrêter — d'accord avec les chefs militaires polonais — certaines mesures à appliquer dans le cas où la Pologne serait attaquée.

Plusieurs journaux croient devoir aller plus loin en annonçant qu'il s'agit, soit de la conclusion, soit de l'application d'une convention militaire franco-polonaise. Ainsi télégraphie, le 13 mai, le correspondant du „Matin“ à Cracovie :

„Le maréchal Foch a conféré longuement pendant la journée de samedi avec le maréchal Pilsudski. L'importance de ces entretiens est soulignée par le grand organe conservateur, le „Czas“, lequel dit en substance :

— Le voyage du maréchal Foch écartera les derniers obstacles retardant la convention militaire franco-polonaise. Pour que cette convention ait un intérêt réel pour la France, la Pologne doit mettre son armée sur le même pied que l'armée française. Tous les sacrifices nécessaires seront acceptés par la Pologne. En revanche, celle-ci sera élevée au rang de grande puissance et traitée comme telle“.

A ce sujet, N. Sosnokowski, ministre de la guerre, s'est vu contraint à déclarer à un rédacteur de la „Rzeczpospolita“, que „tous ces bruits concernant une convention militaire franco-polonaise sont faux, étant donné qu'une telle convention existe depuis longtemps, convention qui a pour but de maintenir la paix et de faire respecter les traités“.

A cette voix officielle se range celle du maréchal Foch lui-même; il dit dans une interview¹ accordée au correspondant du „Petit Parisien“, „qu'il a été enchanté de son séjour en Pologne ainsi que des travaux accomplis en collaboration avec l'État-major général polonais. Des plans laborieux et complets ont été élaborés; toutes les situations possibles ont été prises en considération et une parfaite entente s'est faite sur tous les points. Nos arrangements visent l'exécution des traités et le maintien de la paix. Quant à mon voyage en Pologne, résume le maréchal, on a exprimé le désir de nous suivre et de rester continuellement en contact avec nous“.

En ce qui concerne la P o l o g n e, il paraît hors de doute que ce voyage n'avait d'autres visées que d'inspecter l'état de l'instruction de l'armée polonaise éduquée par des officiers français et d'établir avec l'État major général de la Pologne quelques dispositions de précaution d'ordre défensif.

A en croire les déclarations de M. Bénès, le but du voyage, en ce qui concerne la T c h é c o s l o v a q u i e, était le même qu'il l'était à l'égard de la Pologne. A ce sujet, M. Bénès déclarait² au correspondant du „Petit Parisien“ :³

„Étant donné que nous n'avons pas une convention militaire avec la France, la question de la situation militaire

¹ Télégramme du 15 mai de Paris au „Pester Lloyd“.

² Télégramme du 17 mai de Paris à l'A. T. H.

³ On sait que l'armée tchécoslovaque, elle aussi, est instruite par des officiers français et quelle est sous le commandement du général français Mittelhauser.

n'est pas à l'ordre du jour. Le maréchal Foch va sans doute examiner nos troupes que des instructeurs français ont formées et il fera un rapport sur leur valeur militaire. La meilleure sécurité pour l'Europe centrale et orientale serait un contrat militaire entre la Tchécoslovaquie et la Pologne. Cet arrangement militaire est des plus nécessaires et il aura lieu tôt ou tard. Les personnes qui n'en voient pas toute l'importance ne sont pas de fins politiques“.

Il faut retenir de cette interview — hors de la confirmation du but du voyage, résumé plus haut — qu'il n'existe pas de convention militaire entre la France et la Tchécoslovaquie, mais que la question d'une convention tchécoslovaque est à l'ordre du jour. D'après une dépêche Havas à l'A. T. H., la nécessité d'une convention militaire tchécoslovaque a été approuvée par le maréchal Foch, „afin de commander halte aux frictions destructives entre les deux pays“.

Le même télégramme dit en outre, que des délibérations ont eu lieu entre le maréchal Foch, le président Masaryk et le Dr. Bénès, où toutes les questions se rapportant à la politique commune de la France et de la Tchécoslovaquie avaient été traitées. Il a été décidé que le président Masaryk irait prochainement à Paris et que le Dr. Bénès devrait s'y rendre d'avance, afin de préparer la visite présidentielle.

Tandis que jusqu'à présent tous les commentaires se rapportaient au caractère militaire du voyage Foch, voilà une mention visant la portée politique. Nous savons, en effet, que le maréchal Foch n'est pas seulement le plus génial des chefs militaires, mais aussi un très bon diplomate. Cependant, de retour du voyage et interrogé par M. Sauerwein du „Matin“, il ne dit que :

„Nous avons étudié du point de vue technique les arrangements qui existent déjà et nous avons pris des dispositions pour les perfectionner jusque dans les détails“.

Mais, ce ne serait pas la première fois que le maréchal Foch ait rempli une mission militaire et diplomatique à la fois. Une preuve en est que les prochaines visites du Dr. Bénès et du président Masaryk seront consacrées à la reprise de pourparlers politiques engagés par le maréchal Foch à Prague.¹ Mais de quoi s'agit-il ? De la sécurité de la Tchécoslovaquie ? Du danger russe ? Du péril allemand ? Qui sait ! Pour notre

¹ „Echo du Danube“, 25. mai 1923 : „Au cours des entretiens qui ont eu lieu à Prague entre le maréchal Foch, le président Masaryk et M. Bénès, l'ensemble des problèmes qui concernent la politique solidaire de la France et de la Tchécoslovaquie a été discuté. Une visite prochaine du président Masaryk à Paris a été décidée. M. Bénès va aussi se rendre prochainement à Paris en vue de fixer les détails de cette visite“.

part, nous retenons comme sujet des conversations qui auront lieu à Paris plutôt ce dont parle le correspondant du „Matin“ à Belgrade :

„Certains journaux, notamment le „Politika“, accordent une grande portée au voyage du maréchal Foch en Europe centrale, qui ne viserait pas moins qu'à la réorganisation de la Petite Entente et à l'entrée de la Pologne dans son sein“.

En effet, chaque fois qu'une visite officielle ou non-officielle de la part de la France à Varsovie et vice-versa avait lieu, la presse soulevait la question de l'entrée de la Pologne dans la Petite Entente et chaque fois l'on se demandait pourquoi la Pologne se tient ainsi à l'écart de ce consortium d'alliés se composant des Tchécoslovaques, des Serbes-Croates-Slovènes et des Roumains. La Réponse est bien simple : c'est principalement par défiance des Tchèques.

La première preuve en est que la Pologne n'a pas hésité à conclure en 1921 une convention avec la Roumanie. Cette convention porte pleinement le caractère d'un accord politique et d'un traité d'alliance. Le gouvernement de Varsovie a fort probablement voulu démontrer que s'il n'approuve pas le programme de la Petite Entente, il ne refuse pas d'entretenir, individuellement, d'amicales relations avec les Etats de son choix. L'intérêt qui a rapproché la Pologne et la Roumanie est celui que constitue la défense de leur frontière orientale. Les deux pays s'engagent par le traité d'alliance à se prêter assistance dans le cas où les frontières orientales de l'un des deux Etats seraient attaquées sans que l'Etat en question ait donné lieu à un „casus belli“. Malgré que le caractère et le but de ce traité soient nettement circonscrits, on lit de temps en temps que cette convention viserait également la Hongrie. Que l'on veuille bien retenir ceci : Ce traité d'alliance de nature purement défensive a été conclu uniquement à l'égard du danger russe !

„Quant à la question de savoir si l'accord polono-roumain permet de rattacher la Pologne à la Petite Entente, M. Skirmunt (ministre polonais des Affaires étrangères) y a répondu par la négative . . .“¹

M. Skirmunt ne nous dit pas pourquoi la Pologne n'éprouve aucun besoin d'entrer dans la Petite Entente dont la Tchécoslovaquie semble bel et bien constituer le noyau. Nous disions que ce fait soit dû au manque de confiance envers les Tchèques ; nous allons démontrer que les Polonais n'ont pas tort.

¹ „Gazette de Prague“ du 8. juillet 1921.

II.

Les questions de *l'unité* et de *la viabilité* de l'Etat tchécoslovaque y sont avant tout pour quelque chose. Cét Etat a une population de 14 millions d'habitants environ; mais sur ce total, il faut compter 3,500.000 Slovaques, 1,000.000 Magyars, 3,500.000 Allemands, 800.000 Ruthènes, et d'après le journal „L'Udove Noviny“, environ 460.000 Russes. Donc, il ne reste dans ce pays qu'à peine 5 millions de Tchèques pui, quoique en minorité, possèdent tous les pouvoirs administratifs, législatifs et exécutifs. Toutes ces races sont, à tous les points de vue, très différentes l'une de l'autre; on a créé là un Etat comportant le même danger que constituait jadis la monarchie austro-hongroise; on a réuni plusieurs nations qui sont incapables de s'entendre et dont aucune n'a la majorité sur le total des autres. La Tchécoslovaquie est un Etat dépourvu de toute unité, *il ne représente ni une unité historique, ni une unité économique, géographique ou ethnographique*. Ce n'est pas une nation, *c'est une création purement arbitraire*. L'oppression fanatique dont se plaignent surtout les Slovaques, Magyars et Ruthènes¹ a pour résultat que plus de la moitié de ses habitants sont partisans de sa désagrégation. *Il n'y a ni unité de sentiments, ni d'intérêts*.

A l'appui de nos constatations, nous croyons utile de reproduire textuellement la requête que les autonomistes slovaques Hlinka, Kubala, Rudinsky, Jehlieka et Mnohel, au nom du peuple slovaque, avaient présentée le 20 septembre 1919 à la Conférence de la Paix :

„1° La Slovaquie, formant presque la moitié de la République tchèque et slovaque, ne peut être bien régie par le gouvernement central de Prague. Non seulement parce que Prague est très éloignée de la Slovaquie et peu accessible, mais aussi parce que le caractère spécial du pays slovaque exige un gouvernement autre que celui des Tchèques, un gouvernement personnel et séparé. Les Tchèques et les Slovaques sont des „frères“, qui

¹ Jean-Desthieux, dans son livre „La Petite Entente“, parlant de l'oppression tchèque vis-à-vis des Ruthènes: „Pour les Roumains, les Ruthènes ne paraissent pas animés d'une sympathie très vive. Mais pour les Slovaques, pour les Polonais, pour les Hongrois, ils nourrissent les sentiments de bons voisins dévoués. Les Slovaques ayant à se plaindre des Tchèques, ils ne songent pas à se déclarer satisfaits de leur sort. Ils préféreraient à la souveraineté tchèque la tutelle polonaise, Mais c'est à la Hongrie que vont leurs préférences. Ils ne les dissimulent pas. Et, là encore, ils sont en étroit accord avec les Slovaques. Est-ce étonnant?“ „Voici dix siècles, disent-ils, que nous vivons avec les Hongrois; nous avons, malgré tout, conservé notre civilisation propre, notre langue et notre religion. Dix années d'esclavage tchèque nivelleront tout cela. Et nous ne le voulons pas.“

ne se sont jamais vus et n'ont jamais frayed ensemble. La mentalité et le caractère de ces deux nations sont tout à fait distincts. Les Tchèques sont une nation industrielle, les Slovaques sont agriculteurs. Les Tchèques sont en grande partie hussites, les Slovaques sont catholiques. Les Tchèques ont vécu avec les Allemands, les Slovaques avec les Magyars. Les Tchèques sont plus matérialistes, les Slovaques plus idéalistes. Il n'y a pas de nation tchécoslovaque, mais il y a une nation tchèque et une nation slovaque. *Nous ne sommes pas des Tchèques ; nous sommes Slovaques et nous voulons rester Slovaques à jamais.* Un coup d'oeil jeté sur l'histoire slovaque démontre que les Tchèques et les Slovaques font deux nations différentes. A l'ancienne grande Moravie appartenaient les Moraves, les Slovaques, les Polonais méridionaux et des Slaves transdanubiens. Les Tchèques conservèrent leur royaume propre ; seulement ils reconnaissaient la supériorité de la grande Moravie. Au bout du IX^e siècle, les Magyars ont conquis la grande Moravie et ont séparé les Slovaques de leurs frères, les Moraves et Slaves méridionaux. Les Slovaques sont tombé sous le joug magyar dont ils ont été libérés par la débacle des puissances centrales.

„Donc les Slovaques n'ont rien eu de commun avec les Tchèques avant le IX^e siècle, et depuis ils ont encore mieux développé leur caractère individuel.

„Personne n'identifie les Yougoslaves avec les Tchèques ; de même les Slovaques différent des Tchèques ; le voisinage géographique seul a causé quelque similitude dans les langues, quoiqu'il y ait des philologues slovaques qui identifient la langue slovaque avec la langue yougoslave, par exemple M. le professeur Dr. Czambel : „Slovenski rec . . .“. L'identification des Slovaques avec les Tchèques est une mystification pour pouvoir assujettir les Slovaques au joug tchèque.

„2° Les habitants de la République tchèque et slovaque ne pourront pas travailler tranquillement pour augmenter la production, et en conséquence ne pourront pas s'aquitter de leurs dettes de guerre s'il n'y a pas de paix dans le pays. L'impérialisme tchèque, que nous venons de caractériser, cause la discorde entre les Slovaques et les Tchèques, laquelle empêche un travail tranquille et fructueux. *Concordia parvas res crescunt, discordia maximae dilabuntur.*

3° Pour contrebalancer l'impérialisme allemand sur le continent, on a voulu fonder une république slave (tchécoslovaque) puissante. Mais cette république sera faible si elle est divisée par la discorde causée par l'impérialisme tchèque. Cette république deviendra forte si les Slovaques obtiennent

satisfaction et s'ils ne sont pas assujettis à l'hégémonie des Tchèques. Il est de l'intérêt de la paix en Europe que la Slovaquie se libère de l'hégémonie tchèque, car autrement il n'y aura pas de paix durable dans ce pays. Les Slovaques se révolteraient déjà contre les oppresseurs tchèques, si le pays n'était occupé par la milice tchèque qui ruine matériellement la Slovaquie. *Mais l'état d'occupation ne peut pas durer à l'infini.*

„4° Les minorités magyares et allemandes, qui habitent dans la République tchécoslovaque, sont aussi mécontentes de l'hégémonie tchèque. Elles vivraient volontiers avec les Slovaques, mais l'hégémonie tchèque les irrite et les rend malheureuses.

„5° L'Entente victorieuse a accordé une autonomie politique à la nation ruthène, qui se trouve dans la République tchécoslovaque, quoique cette nation soit plus petite que la nation slovaque. Nous méritons d'autant plus la même faveur.

6° Toute convention doit être fidèlement tenue, mais surtout une convention arrosée de sang humain, comme celle de Pittsburg¹ que nous avons déjà mentionnée. Les légionnaires slovaques qui ont versé leur sang pour la victoire de l'Entente, ont combattu aussi pour la liberté de la nation slovaque, et pas du tout pour l'impérialisme tchèque. Selon M. le capitaine Vozka (un Thèque), dans les légions américaines il y avait 87% de Tchécoslovaques, dont 68% de Slovaques!

„7° *Les Tchèques ne constituant qu'un tiers de la population de la République tchécoslovaque, cette dernière ne peut devenir un centre d'ordre et de paix en Europe centrale*

¹ La convention tchèque et slovaque rédigée le 30 mai 1923 à Pittsburg et signée, entre autres, de Th. G. Masaryk et M. Vojta Bénès, dit :

„Nous approuvons le programme politique, qui veut unir les Tchèques et les Slovaques en un État indépendant.

„La Slovaquie aura sa propre administration, son Parlement, sa magistrature. La langue slovaque sera la langue officielle devant les tribunaux et généralement dans toutes les manifestations de la vie publique.

„L'État tchécoslovaque sera une République, avec une Constitution démocratique.

„On approfondira et corrigera l'organisation de l'action politique des Tchèques et des Slovaques aux États-Unis suivant les besoins et en égard aux changements de la situation.

Les décisions ultérieures au sujet de l'organisation de l'État tchécoslovaque sont réservées aux Tchèques et Slovaques libérés et à leurs représentants autorisés“.

Un convention pareille a été conclue par les Tchèques et les Slovaques résidant en Russie.

Immédiatement après la dissolution de la monarchie austro-hongroise, l'indépendance de la Slovaquie a été proclamée à Kosice (11 décembre 1918).

qu'à condition de donner satisfaction aux aspirations légitimes de toutes les nations qui la composent".

Bientôt, quatre ans auront passé depuis et les pauvres Slovaques, dont les représentants auraient, en 1919 déjà, volontiers accepté le principe d'un plébiscite en Slovaquie, attendent encore leur autonomie qu'ils ne recevront jamais de leurs oppresseurs. La convention de Pittsburg — pour la réalisation de laquelle tant de Slovaques ont versé leur sang — n'a pas été respectée par les Tchèques. Toutes les interventions à ce sujet furent infructueuses et les Tchèques n'ont pas changé leur politique envers les Slovaques, ce qui a donné lieu à l'organe du parti Hlinka — lors du récent voyage du maréchal Foch — d'adresser à celui-ci un appel dont nous retenons les phrases suivantes :¹

„Les meilleurs fils de la nation slovaque ont combattu sous vos glorieux drapeaux. Partout, la nation slovaque a rempli ses devoirs avec autant d'héroïsme que la nation tchèque. Les Slovaques ont racheté la liberté de leur nation par leur propre sang, par leur propre vie, *mais la liberté ne leur est pas encore donnée*. Dans leur propre patrie ils sont restés dans la pauvreté et dans l'oppression. Les droits nationaux appartenant à la nation slovaque ne leur sont — jusqu'à aujourd'hui — pas encore accordés. On fait des démarches pour que les Slovaques ne soient pas reconnus comme une nation libre.

„Veuillez excuser, Monsieur le maréchal, si les fleurs semées sur votre parcours en Slovaquie sont mouillées des larmes de notre nation ; prenez-les comme de précieuses perles d'une nation éprouvée, pour que vous vous souveniez dans votre patrie, qu'il y a toujours une nation qui souffre, une nation qui a combattu à vos côtés et qui dresse, pleine de confiance, le regard vers vous“.

Les Slovaques, ayant avidement désiré être libérés de la domination magyare, paraissent regretter leur „libération“. Leurs porte-paroles déclarent ouvertement qu'ils préféreraient être de nouveau sous la souveraineté hongroise plutôt que de rester sous le joug tchèque. D'ailleurs, la situation géographique et économique de la Slovaquie la force à s'orienter vers la Hongrie. Complètement séparée de la Bohême et de la Moravie par une crête de montagnes des plateaux desquelles plusieurs fleuves conduisent dans la plaine hongroise, la Slovaquie est rattachée à la Hongrie par des liens millénaires, par de même caractère idéaliste et par la même religion.

Nous pourrions citer des centaines de cas concrets d'oppressions tchèque, mais nous estimons les quelques voix que

¹ Télégramme du 16 mai 1923 de Prague à l'A. T. H.

nous avons laissées entendre comme suffisantes pour démontrer que les Slovaques et les Tchèques font un ménage des plus dangereux et condamné au plus prochain divorce.

La Pologne ne peut donc pas avoir intérêt à se lier avec un Etat dont l'unité et la viabilité sont fort relatives!

III.

En plus de ces arguments d'ordre intérieur, il y en a d'ordre extérieur.

Lors de la lutte qu'a eu à soutenir la Pologne en 1920 pour défendre son territoire contre l'envahisseur bolcheviste M. Bénès appela cette défense de la Patrie „des aventures, militaires“ de la part de la Pologne et prit publiquement le parti des Soviets, non seulement en déclarant la stricte neutralité de la Tchécoslovaquie¹ dans le conflit, mais encore en volant au secours de ses amis bolchevistes. Nous reproduisons à ce sujet quelques phrases significatives que M. Bénès confiait en septembre 1921 à un rédacteur de „L'Intransigeant“ :

„La Tchécoslovaquie est disposée à favoriser de tous ses efforts toute tentative de réorganisation du grand pays (la Russie) auquel l'unit la sympathie la plus spontanée. Convaincue depuis longtemps que les interventions armées ne pouvaient qu'accroître le chaos russe, la Tchécoslovaquie n'a jamais cessé de croire à la possibilité d'une intervention pacifique. Sans se faire aucune illusion sur la rapidité et sur l'étendue des résultats de cette action, elle voit en elle avant tout un moyen de diminuer l'atroce misère d'un peuple ami. C'est dans cet esprit que la Tchécoslovaquie se dispose à reprendre les échanges commerciaux avec la Russie.“

Se moquant de tous les préjugés politiques des hommes d'Etat de France, M. Bénès lie d'étroites relations avec la

¹ Au sujet de cette neutralité, citons quelques journaux tchèques.

Le „Narodni Listy“ dit : „Notre République et la Yougoslavie ont refusé d'intervenir dans la guerre russo-polonaise pour des raisons intérieures importantes et pour des raisons spécialement slaves“.

Le „Venkov“ écrit : „Cette neutralité, nous la sauvegarderons en toutes circonstances et jusqu'au bout. L'intervention ne serait populaire dans aucune classe de notre nation. Nous désirons vivre en paix avec la Russie et entamer des relations économiques avec elle le plus tôt possible.“

Et le „Pravo Lidu“ : „Les Magyars se sont offerts à la besogne des bourreaux. Ils veulent envoyer contre la Russie quelques divisions à travers la Slovaquie et la Ruthénie subcarpathique. Personne au monde n'est de taille à nous forcer à le permettre.“

On se souvient que seule la Hongrie avait mis des troupes à la disposition de la Pologne.

Les phrases imprimées par le „Pravo Lidu“ montrent jusqu'à quel point les Tchèques sont liés aux Bolcheviks.

Russie bolcheviste. Ce fait est directement opposé à la politique française et nettement malveillant vis-à-vis de la Pologne dont la Russie est et sera toujours l'ennemie.

Un autre geste de sincère bienveillance tchèque envers les Soviets est à remarquer dans le zèle et l'effort que le gouvernement tchécoslovaque a déployés lors de l'appel des Bolchevistes en faveur de leur pays affamé. La Tchécoslovaquie, quoique fort dépourvue elle-même sous bien des rapports, a fait pour les Soviets plus que de grandes puissances réunies.

Les amitiés du gouvernement tchèque ne vont pas seulement vers la Russie bolcheviste, mais aussi vers L'Allemagne et l'Autriche, deux pays qui ne sont pas précisément en bonne entente avec le gouvernement de Varsovie, parce qu'ils ont été contraints à lui restituer l'administration de territoires polonais que l'Autriche, la Russie et la Prusse s'étaient naguère partagés.

En ce qui concerne les relations amicales avec l'Autriche que les Tchèques avaient tant haïe jadis, nous nous bornons à citer quelques extraits de journaux.

„Les Débats“ du 23 août 1921 : „En traversant le territoire autrichien, le président Masaryk s'est rencontré avec son *vieil ami*, M. Hainisch, président de la République d'Autriche. Cette entrevue de Hallstadt, où intervenaient les deux ministres des Affaires Étrangères, était *une confirmation de la politique de rapprochement* entre la Tchécoslovaquie et l'Autriche et de celle de la *Petite Entente*“.

„La Gazette de Prague“, du 1^o août 1921, organe officiel de M. Bénès, écrivait : „Cette rencontre des deux chefs d'État est la suite *logique* de la politique suivie depuis deux ans par la Tchécoslovaquie à l'égard de l'Autriche. On se souvient des pourparlers naguère engagés entre M. Bénès, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, et M. Renner, chancelier d'Autriche. *Ils aboutirent alors à d'heureux résultats aussi bien économiques que politiques.* L'Autriche put s'assurer ainsi des fournitures, notamment de sucre et de charbon, de la Tchécoslovaquie. *D'amicales relations politiques* purent également s'établir entre les deux pays. Elles s'affirmèrent par la création de légations et par l'exécution des clauses du traité de Saint-Germain, avant même qu'il eût été procédé à sa ratification. L'Autriche se mit alors d'accord avec la Tchécoslovaquie pour s'opposer aux menées monarchistes sur son territoire, entraver l'action des agents de la réaction hongroise et, en général, toute tentative de restauration des Habsbourgs. De son côté, la République tchécoslovaque a toujours pratiqué dans ce sens une politique loyale à l'égard de sa voisine,

malgré les tentatives de plébiscites pangermanistes ou les fréquentes attaques de la presse de Vienne. La chute du cabinet Renner ne change en rien l'orientation de cette politique. Les entrevues qu'eut M. Bénès avec le nouveau chancelier, M. Mayr, ne firent, au contraire, qu'améliorer les relations établies".

A l'issue de l'entrevue, un communiqué officiel a été publié: „L'entrevue des présidents Masaryk et Hainisch a abouti à des résultats *absolument satisfaisants*. On y a envisagé un certain nombre de problèmes d'ordre économique et politique *d'une grosse importance* pour le développement des deux républiques voisines. L'entretien a permis de constater le *parfait accord* des deux chefs d'État *aussi bien sur les questions de principe que sur les questions de détail*. Consolidation dans l'Europe centrale de la situation créée par les traités de paix susceptibles de contribuer au rétablissement de l'ordre et de la paix dans toute l'Europe, tel est le programme que, pour le bien de leurs peuples, se sont fixé les deux gouvernements".

Le 24 décembre 1921, „Le Temps“ publiait un télégramme qu'il avait reçu de Genève: „M. Bénès, président du Conseil des Ministres de Tchécoslovaquie, a fait savoir au Secrétariat de la Société des Nations que *le gouvernement tchécoslovaque vient de conclure un traité politique avec la République autrichienne*".

Et récemment¹ M. Bénès disait au correspondant du „Petit Parisien“ à Prague: „Pendant plus de trois cent ans nous avons lutté contre Vienne et maintenant nous venons de passer avec le gouvernement autrichien un arrangement qui rend l'arbitrage obligatoire. Ceux qui étaient nos ennemis hier, viennent de recevoir aujourd'hui un crédit d'un demi milliard de couronnes. *Nous sommes en parfait accord avec Vienne*".

Les récents voyages du chancelier Seippel à Prague prouvent qu'il entend continuer la politique de ses prédécesseurs à l'égard du „Parfait accord“ avec la Tchécoslovaquie. On se demande: pourquoi, dans ces conditions, l'Autriche ne fait-elle pas partie de la Petite Entente? Est-ce dû à un *modus vivendi* spécial? Nous l'ignorons.

Quant aux rapports entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, on s'efforce à Prague de les cacher autant que possible: mais de temps à autre des signes irréfutables montrent une entente cordiale entre Berlin et Prague. Pourquoi le parti

¹ Télégramme du 17 mai 1923 de Paris à l'A. T. H.

social-démocrate allemand, dans son quotidien paraissant à Prague, conseille-t-il aux Allemands de Bohême et de Slovaquie de cesser toute lutte contre le gouvernement de Prague? Ce journal écrivait le 1^{er} septembre 1921 déjà :

„La Tchécoslovaquie a le droit de constituer un État indépendant et *il est impossible d'en détacher les parties allemandes sans détruire le tout économique qu'il forme. les socialistes allemands de Tchécoslovaquie n'ont qu'à se poser résolument sur le terrain de cet État dont l'existence ne cessera qu'avec les frontières politiques établies entre les États européens et la création des États-Unis d'Europe*“.

Si même le bon Allemand qu'est Kautsky propose aux 3.500.000 Allemands vivant en Tchécoslovaquie de se soumettre à la politique du gouvernement de Prague, nous sommes donc en mesure d'admettre que la Tchécoslovaquie n'est pas l'ennemie de l'Allemagne.

Et quelques jours plus tard, le 14 septembre 1921, l'organe de M. Bénès, „La Gazette de Prague“, écrivait déjà d'un accord tchéco-allemand :

„La condition primordiale d'un *accord tchéco-allemand* est cependant celle-ci : reconnaître l'autorité de l'État tchécoslovaque et *les conditions essentielles de son existence*“.

Ces mots veulent sans doute dire qu'un accord se prépare entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne.

A la suite d'un discours tendancieux qu'un conseiller à la légation d'Allemagne à Prague avait prononcé à Usti, „La Gazette de Prague“, du 2 août 1921 écrivait : que l'affaire recevrait une solution qui, tout en donnant satisfaction à la République Tchécoslovaque, „*ne porterait aucun préjudice à ses rapports d'amitié avec l'Allemagne*“.

Mais alors, peut-on être à la fois l'ami de la France et de l'Allemagne en même temps que celui de la Pologne et de l'Allemagne? Qu'est-ce que ce jeu de Prague : entretenir secrètement, comme ami et allié de la France, des liens d'étroite amitié avec l'Allemagne et l'Autriche, offrir avec enthousiasme toute assistance et secours à la Russie bolcheviste, détester la Pologne alliée de la France et haïr la Hongrie amie de la Pologne?

IV.

En ce qui concerne les relations directes entre la Pologne et la Tchécoslovaquie nous n'avons qu'à mentionner les incidents autour de la Silésie, de l'Árva et de la Zips, ainsi que la prise de possession — lors de l'offensive ukrainienne — de Teschen par les Tchèques; tous ces incidents

sont excessivement douloureux pour les Polonais. N'oublions pas la question de Javorina dont M. Bénès „se plaint“ lui-même:¹

„Depuis deux ans nous discutons au sujet de Javorina, alors que d'importantes questions d'ordre politique et économique restent en suspens. La Pologne, cependant, a conclu avec la France, l'Italie et la Suisse des traités qui portent à notre commerce et à notre industrie un préjudice sensible, parce qu'à cause des *difficultés politiques* nous n'avons pu parvenir à conclure un traité de Commerce“.

Mais, n'est-ce pas du gouvernement tchécoslovaque que viennent précisément ces „difficultés politiques?“

Pour mieux illustrer ce que pense le peuple polonais lui-même des rapports et de la possibilité d'un rapprochement entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, nous reproduisons quelques opinions polonaises publiées tout récemment.

Le journal „Prceglad Weczorny“, ayant traité de l'intention des Tchèques de transformer Prague en „une Mecque du slavisme“, disait :

„Les Polonais, cependant, devinent les buts des Tchèques. A tout cela viennent encore s'ajouter les griefs dont ils ont à souffrir de la part des Tchèques dans la question de Teschen, dans l'affaire de Javorina et dans l'oppression des écoles polonaises se trouvant sur territoire tchèque. Les Tchèques voudraient arriver, moyennant l'aide des Ukrainiens et des Russes-blancs, à l'hégémonie slave. Ainsi, les Polonais seraient complètement réprimés. En examinant de près la différence entre les intérêts tchèques et polonais, on remarque qu'une très pénible situation en résulte pour la Pologne. Il est fort possible que M. Bénès essaiera d'user de la jeunesse polonaise pour assurer le succès à ses intentions, comme l'avait fait M. Masaryk avec la jeunesse slovaque“.

La „Gazeta Lwowska“ constate que „la République tchèque n'est qu'un facteur ennemi à l'égard de la Pologne“. Le journal cite la phrase suivante du plus ancien des chroniqueurs polonais, Gallus : „*Bohemi sunt Polonorum infestissimi inimici*“, cela veut dire : les Tchèques sont les ennemis les plus acharnés de la Pologne. Et le journal continue :

„Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la carte géographique pour voir clairement les tendances d'expansion tchèque. Le corridor tchèque, s'allongeant dans la forme d'une quille aux pieds des Carpathes, empêche un contact direct avec la Hongrie, tout en servant le but de créer une communication.

¹ „La Gazette de Prague“, 28 avril 1923.

immédiate et directe avec la Russie. En prenant en considération d'une part les intentions économiques des Tchèques, d'autre part leur direction panslave, *la tendance impérialiste des Tchèques n'a rien d'incompréhensible*".

Le journal „Robotník“ écrivait récemment au sujet de l'occupation du poste de ministre de Pologne à Prague :

„Il faut y envoyer un homme énergique ayant de l'aplomb dans ses manières, un homme qui connaît à fond la question tchéco-polonaise et ne se laisse pas influencer par les Tchèques“.

D'un article du journal polonais „Dzienik Poznanski“, au sujet de la „future guerre tchéco-polonaise“. nous retenons :¹

„Toutefois, il est vrai que l'incorporation de la Galicie orientale à la Pologne constitue un obstacle très grave à la politique tchèque dont la base fondamentale est le désir ardent d'enlever cette province à la Pologne. Mais, le désir secret des Tchèques va même plus loin. *C'est de partager, entre l'Allemagne et la Russie, les territoires polonais s'étendant jusqu'aux rivières Klica et Narva. Ils voudraient s'emparer de Cracovie, Wieliek et Bochina et récompenser la Russie en lui donnant les territoires ruthènes arrachés à la Hongrie.*

„Les Tchèques n'ont besoin du Traité de Versailles que tant que l'alliance germano-russe ne sera pas établie. Le Bohême, certes, n'attaquera jamais la Pologne, mais elle aura soin d'y envoyer pour son compte des bandes ruthènes dont elle se chargera de la direction. Elle ne se mettra en jeu qu'au moment où la question du butin et de sa distribution sera à régler. Cette affaire sera à peine achevée qu'elle se souciera très peu de la France, ayant trouvé d'autres alliés qui le supporteront.

„L'opinion publique française devrait être immédiatement renseignée sur les préparatifs d'une future alliance tchéco-germano-russe qui devrait se baser sur les ruines de la Pologne. Tous les articles de la presse tchèque, glorifiant d'une voix exaltée les Bolchevistes menaçant la Pologne, sont à considérer comme autant de témoignages de ces faits.

„Il faut éclaircir la danger que cette alliance tchéco-germano-russe implique non seulement à l'égard de la France, mais aussi de l'Italie, car elle chercherait à pousser plus loin, vers l'Adriatique et menacerait de cette façon les dernières acquisitions de l'Italie faites lors de la grande guerre. Une fois déjà, l'Italie a protesté énergiquement contre le corridor tchéco-serbe, maintenant, ce sont les Tchèques qui cherchent une expansion vers l'Adriatique.

¹ Résumé dans la revue „Les Pays du Danube“, mai 1923.

„Toute tentative de créer une frontière commune entre la Tchécoslovaquie et la Russie doit être contrecarrée. Le meilleur moyen d'y arriver serait de réduire la Bohême à ses anciennes limites, à savoir, la Bohême proprement dite et la Moravie. Le Nord de la Hongrie (Slovaquie) devrait en être détaché et transformé en monarchie, sous le règne éventuel d'un des membres de la dynastie italienne. Une semblable solution serait bien dans l'intérêt non seulement de la France, mais aussi de l'Italie et de la Pologne“.

Le journal „Ilustrowany Kurjer Oodzienny“ attaque violemment les Tchèques à propos d'une brochure que ces derniers ont publié à Genève au sujet de la question de Javorina et propose de la faire „traduire en polonais afin de guérir tout à fait les quelques naïfs qui ont toujours encore confiance dans les Tchèques hypocrites“.

Enfin, le quotidien „Dziennik Cieszynski“, paraissant à Teschen, disait dans un récent numéro :

„Les Tchèques tâchent par tous les moyens possibles de s'assurer l'amitié des Polonais. Pourtant, ce n'est rien d'autre que la perfidie même ; car, la politique des Tchèques vis-à-vis des Polonais n'est qu'une longue série de cupidité, d'intrigues et de jalousie. Ils veulent exploiter, d'une part la crédulité des Polonais, d'autre part ils poursuivent la population polonaise de la Silésie et coopèrent secrètement avec les Ukrainiens de la Galicie orientale. *Ils veulent réaliser à tout prix le corridor, afin que Masaryk et Trotzki puissent s'embrasser le plus tôt possible*“.

Voilà l'état d'esprit du peuple polonais quant aux relations directes avec la Tchécoslovaquie ; il serait vraiment superflu d'y ajouter quelque chose !

V.

En ce qui concerne l'entrée de la Pologne dans la combinaison dite Petite Entente, nous avons déjà dit que le gouvernement de Varsovie, en s'écartant de cette alliance, veut démontrer qu'il n'approuve pas le programme de celle-ci. Qu'est-ce que ce programme ? A maintes reprises nous nous sommes aperçue du caractère de ce programme que M. Take Jonesco a précisé en peu de mots au mois de septembre 1920¹ et que „Die Neue Frei Presse“ publiait par le télégramme suivant :

„Le Secolo reçoit d'Aix-les-Bains la nouvelle que M. Take Jonesco, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, a été

¹ Lors d'une réunion du Conseil Suprême à Aix-les-Bains.

reçu par M. Giolitti qui l'a interrogé sur le but de la Petite Entente. M. Jonescu aurait déclaré que la nouvelle alliance *ne serait dirigée que contre la Hongrie et serait appelée à soutenir l'Autriche allemande*, et n'aurait aucune tendance hostile contre l'Italie. Il s'offrit à prouver par les documents la vérité de ses assertions et annonça en même temps sa prochaine visite à Rome“.

Pour confirmer ce qu'il a dit à Aix-les-Bains, M. Take Jonesco écrivait dans la „Revue de France“ (novembre 1921):

„Pour les prendre par ordre chronologique, il y a eu d'abord un traité d'alliance défensive entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie en vue du maintien du traité de Trianon, *c'est à dire contre toute agression pouvant venir de la Hongrie*. Il fut conclu à Belgrade l'été de 1920, lors du voyage de Bénès dans cette ville.

„Il y a eu ensuite une entente, mais non formulée en un traité, entre la Tchécoslovaquie et la Roumanie, *toujours en vue du maintien du traité de Trianon*“.

„Un autre traité d'alliance défensive, de 1921, entre la Roumanie et la Tchécoslovaquie, a pour but le maintien du traité de Trianon: *c'est une garantie réciproque vis-à-vis de la Hongrie*“.

„Enfin un traité d'alliance défensive entre la Roumanie Yougoslavie est destiné au maintien intégral des traités de Trianon et de Neuilly: *c'est donc une garantie réciproque vis-à-vis de la Hongrie et de la Bulgarie*“.

Afin d'illustrer les intentions de M. Take Jonesco, nous retenons une correspondance du 20 janvier 1921 de la „Neue Freie Presse“ :

„Au sujet des négociations de M. Take Jonesco à Varsovie, nous recevons les détails suivants: M. Take Jonesco présenta au ministre des Affaires étrangères de Pologne un plan tout prêt pour la création de la Petite Entente. *L'essence de ce plan était le démembrement complet de la Hongrie*. M. Take Jonesco proposa d'agrandir la Pologne de tout le territoire allant jusqu'à la ligne du chemin de fer de Kaschau-Oderberg et de porter beaucoup plus au sud la frontière polonaise. *Budapest devait être neutralisé et les autres parties de la Hongrie, partagées entre la Tchécoslovaquie et la Serbie*. De cette manière, la Pologne acquerrait une porte de sortie économique directe vers le sud. Les facteurs compétents de Varsovie rejetèrent *a limine* ce plan ...“

„Le refus de la Pologne doit être attribué, d'une part, à ses sympathies pour la Hongrie, d'un autre côté, à l'antagonisme avec la Tchécoslovaquie. La Pologne continue à

désirer une frontière commune avec celle de la Hongrie. La Pologne secondera expressément les efforts de la Hongrie tendant à une autonomie dans les comitats ruthènes . . .”

„L'attitude de la Pologne est aussi déterminée par les événements de sa frontière orientale. A la première menace de la capitale de la Pologne au cours de l'été dernier, la Tchécoslovaquie, non seulement notifia sa neutralité, mais envoya souvent au front bolcheviste les communistes Smeral et Muna, pour préparer en vue d'une victoire bolcheviste, des conventions spéciales entre Moscou et Prague“.

Nous avons vu: toutes ces conventions et tout l'appareil dit Petite Entente sont dressés principalement contre la Hongrie qui, pourtant, vu sa terrible mutilation, ne peut guère constituer un „danger!“ Et cette Hongrie est précisément une nation amie de la Pologne. Les relations des deux pays sont aussi bien de nature politique que de nature économique et financière. Lorsqu'en 1920 la Pologne était envahie, ce fut uniquement la Hongrie à peine réinstallée qui lui offrait son assistance militaire, pendant que la Tchécoslovaquie refusait le moindre appui et retenait même les munitions destinées à la Pologne. Cette alliance spontanée d'ordre militaire entre Polonais et Magyars est pourvue d'une certaine importance. Les liens d'intérêts communs ne datent d'ailleurs pas d'aujourd'hui; ils existent depuis le XI^e siècle déjà, lorsque les Tchèques faisaient chose commune avec les Allemands sous Henri IV., empereur d'Allemagne, et Wratislaw, roi de Bohême. En 1848, Kossuth, l'illustre homme d'Etat hongrois, disait „que la cause de la Hongrie“; en 1861, le Polonais Smolka déclarait: „Votre cause est notre cause; notre cause est la vôtre“.

Cette communauté d'intérêt existe aujourd'hui encore et les Magyars se sont bien empressés de remplir loyalement les conditions de paix qui leur étaient faites à l'égard de la Pologne, afin que, dans leurs revendications, ils puissent compter sur Varsovie, comme par le passé. D'autre part, ils entendaient démontrer par là aux Polonais qu'eux aussi puissent trouver en Hongrie une prévenance sincère. Les deux pays, également pauvres, sont menacés par de mêmes proches destins; pourquoi ne devraient-ils pas s'entendre?

Lorsqu'en 1919, le juif Béla Kun (Kohn) a voulu „soviétiser“ la Hongrie, les Magyars ont montré qu'ils ne sont ni „réactionnaires“, ni „retardaires“, adjectifs dont leurs rivaux et détracteurs les qualifient volontiers. Les Hongrois ont chassé les sanguinaires aventuriers bolchevistes et ont rétabli l'ordre sociale dans leur pays. Ces actes constituent un gage précieux

pour la Pologne qui, elle aussi, est entièrement hostile à l'application des principes bolchevistes.

Et depuis, le gouvernement du comte Bethlen a donné maintes fois des preuves irréfutables de sa ferme volonté de maintenir, par de grandes réformes sociales, le parfait ordre d'une base démocratique. Il s'est résolument engagé dans la voie d'une politique de paix envers les États voisins et s'est sérieusement attaché à gagner la confiance des Grandes Puissances.¹ Dans la politique du comte Bethlen et de ses ministres il n'y a pas de duplicité, de malvaillance, de cupidité et d'intrigue; bien au contraire, leur politique est un programme de paix et de franchise vis-à-vis des États voisins, de consolidation et de civilisation intérieures.

L'attitude du gouvernement tchécoslovaque n'est-elle pas nettement en opposition à celle du gouvernement hongrois? La Hongrie est le seul pays qui, ayant subi les atrocités de l'application intégrale des doctrines bolchevistes, ait su se débarrasser des usurpateurs et écarter l'expansion du terrible danger qui menace aujourd'hui encore l'Europe centrale et occidentale. Elle le pouvait grâce à la petite armée que l'amiral Horthy, actuellement Régent de Hongrie, avait mise sur pied et qui est une des mieux disciplinées du monde. Cette fois encore, les Magyars se sont montrés — comme tant de fois dans leur glorieux passé millénaire — comme les plus acharnés défenseurs de la civilisation européenne.

Cette noble attitude n'est-elle pas extrêmement bien faite pour séduire l'opinion polonaise d'avantage que l'attitude du gouvernement de Prague qui ne donnait pas seulement aucun appui à la Pologne envahie, mais entretenait même des rapports intimes avec les bandes rouges?

Si nous avons essayé de démontrer en quelques traits les relations amicales magyaro-polonaises ainsi que la communauté d'intérêt des deux pays, c'est pour prouver que ce n'est pas uniquement par défiance des Tchèques, que la Pologne n'entre pas dans la Petite Entente, mais que c'est motivé encore par les sentiments amicaux vis-à-vis des Magyars, *contre lesquels toute l'action dangereuse de la Petite Entente est précisément dressée!*

* * *

¹ Le récent voyage à Paris, Londres et Rome du comte Bethlen, président du Conseil des ministres et de M. Kállay, ministre des finances, était une bonne occasion pour faire connaître leur politique loyale. Ce voyage met d'ailleurs bien en évidence les tendances à sortir de la réserve et de l'isolement et à prendre contact avec les grandes puissances.

La confiance constitue une sûreté qui joue un grand rôle dans la vie internationale. Or, la conduite des Tchèques vis-à-vis de la Pologne — l'assistance secrète aux aventuriers ukrainiens, la frontière tchéco-polonaise lors de la lutte des Polonais contre les Soviets, la prise en possession de Teschen et d'une partie de la Zips et de l'Árva; enfin les aspirations à la Javorina — démontre clairement que le gouvernement tchèque dédaigne intentionnellement tout ce qui a trait à la morale et à la conscience.

D'autre part, l'unité et la viabilité de l'Etat tchéco-slovaque sont fort relatives. Le jeu politique de la Tchécoslovaquie amie de la Russie et de l'Allemagne est précisément contraire à la politique de la Pologne alliée de la France.

Dans ces conditions, les plus beaux discours de M. Bénès ne suffiront pas à duper les Polonais qui savent qu'une alliance avec les Tchèques n'aurait aucune valeur. Si le gouvernement de Prague veut améliorer les relations tchéco-polonaises et s'attacher la Pologne pour qu'elle coopère au rétablissement d'une vraie paix en Europe centrale¹, il faudrait :

Qu'il change de politique intérieure en cessant l'oppression des minorités afin d'obtenir au moins une unité sentimentale dans son pays ;

Qu'il transforme sa politique de franchise, de conscience et de loyauté ;

Qu'il cesse notamment, comme allié de la France, ses relations inconscientes avec la Russie bolcheviste et l'Allemagne récalcitrante ;

Qu'il se dégage aussi bien de tout impérialisme que de toute haine irrédentiste ;

Qu'il renonce à convoiter la propriété des autres peuples (parmi lesquels nous entendons notamment la Pologne et la Hongrie) ;

Qu'il abandonne les mesures de prohibition et de restriction et rende la vie publique plus facile en simplifiant tout échange de peuple à peuple ;

Qu'il approuve et suive la loi de l'évolution humaine qui consiste en ce que de l'individu à la famille, de la famille à la tribu, de la tribu à la race, de la race à la nation et de la nation au groupement de nations les collectivités fusionnent en accroissant sans cesse de nombre.

¹ „La Pologne veut participer au rétablissement de la paix européenne, mais elle estime que le maintien de la paix en Europe centrale est chose impossible sans l'incorporation de la Hongrie et sans la coopération générale avec elle“. Le „Glos Narodu“ de Cracovie.

Nous avons vu : d'une part, la Tchécoslovaquie, noyau de la Petite Entente, d'autre part, la Pologne alliée formellement à la Roumanie et tacitement à la Hongrie.

Donc, voilà deux „Petite Ententes“ et deux rivales ! Le danger d'une explosion entre les deux fûts de poudre augmentera dès que le total des intérêts tchéco-roumains, permettant alors la réconciliation entre la Hongrie et la Roumanie. M. Bénès met apparemment tout en oeuvre pour empêcher cette réconciliation ; cependant, il ne doit pas avoir de très grands espoirs dans ses efforts et c'est pourquoi, sans doute, il s'assure un contrepoids en nouant des liens d'amitié avec l'Allemagne et la Russie des Soviets. Il viendra un jour où les peuples de l'Europe centrale disposeront d'eux-mêmes et, ce jour, il ne faudra pas nous étonner si nous voyons les Tchèques s'unirent pour la deuxième fois avec les Allemands contre les Polonais.

Triste besogne : la politique impérialiste et déloyale, ainsi que l'ambition et l'intolérance de quelques nouveaux hommes d'Etat empêchent la consolidation d'une vraie paix en Europe centrale et préparent inévitablement une nouvelle guerre !

Qu'ils le sachent, ces messieurs ambitieux : avec un peu de bon vouloir et une politique loyale, exempte de tout égoïsme et de toute haine, on peut dissiper chaque malentendu entre des peuples civilisés et applanir le camp des différends et difficultés, afin de créer — sans aucune intervention armée — une paix équitable et définitive !





A la dernière conférence interparlementaire de Commerce, l'éminent ministre des Affaires Etrangères de Tchecoslovaquie a prononcé une allocution nourrie et pleine de ferveur. M. Benes y a tenu à flétrir les tendances dissociales que la tourmente mondiale a fait mûrir dans certaines régions de notre continent bouleversé. Et M. Benes s'est empressé en même temps de saluer la délégation hongroise qui était venue protester de sa solidarité européenne et civilisatrice malgré le tort retentissant que l'aéropage des Puissances victorieuses a jugé bon d'infliger à la Hongrie millénaire.

Etant donné des dispositions conciliantes et judicieuses du chef de la politique extérieure de la jeune république, tout portait à croire qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir dans les rapports des deux pays voisins unis par un si grand nombre de liens historiques et commerciaux.

Cette attente et cet espoir ont été évidemment déçus par l'attitude que la politique tchèque avait observée lors de la discussion du projet d'un emprunt hongrois devant la Commission des Réparations. Nul ne doute en ce moment que la décision de cette Commission, en tant qu'elle tend à différer une solution favorable, jugée d'ailleurs inéluctable par la France elle-même, n'a été prise qu'à la suite des protestations de la petite Entente, dirigée et inspirée dans l'occurrence par M. Edouard Benes et ses congénères au sein de cette alliance à pointe anti-hongroise. Il serait vain de vouloir refuter en cet endroit les motifs tant de fois démentis par la marche des événements que le chef de l'Office Extérieur de Prague a bien voulu invoquer pour justifier cette volte-face le lendemain même de la Conférence interparlementaire de Commerce qu'il a honorée de sa présidence. Ce qui en reste, c'est le

fait que, pour considérable que soit la souplesse diplomatique de M. Benes, il n'en était pas moins parvenu à dissimuler, cette fois non plus, une certaine préoccupation que lui inspire non pas la diplomatie de la Hongrie actuelle qui continue à aller jusqu'à une douloureuse dérogation à sa vocation historique et géographique, mais la seule vitalité et l'énergie nationale de son vigoureux peuple accoutumé à braver tous les revers d'un sort implacable au milieu des tourments séculaires.

Dans ces conditions, il convient d'affirmer que ce n'est point la Hongrie de qui dépend à l'heure actuelle le redressement politique et économique de l'Europe Centrale. Ce qui n'empêche pas de saisir la vraie raison du malaise dont les actes de l'excellent homme d'État tchèque fait preuve jusqu'au point de compromettre à chaque instant les belles et séduisantes paroles qu'il a la louable habitude d'adresser de temps à autre à ses amis avérés comme à ses adversaires présumés. Or, ni ceux qui approuvent le ministre Benes, ni ceux qui subissent les effets de ses angoisses, ne sauraient contribuer à faciliter au Gouvernement tchécoslovaque la lourde tâche qu'il est appelé à accomplir en face des difficultés presque insurmontables que comporte la situation actuelle de la République. Le récent discours du distingué *Charles Kramarz* à Kassa ne laisse pas à subsister aucun doute sur l'acuité du différent avec la Pologne relatif à la question de la Javorina, région limitrophe que M. Kramarz déclare „*ne jamais vouloir livrer aux Polonais*“, alors même que ceux-ci insistent sur la cession, même au prix d'une rupture définitive avec leurs rivaux séculaires. Et cela au lendemain de la visite du maréchal Foch dans les capitales des deux pays slaves, destinés, dans la pensée de l'illustre maréchal, à renforcer ensemble le bloc anti-allemand et antibolchéviste dont la France a besoin plus que jamais pour défendre ses intérêts dans l'Est de l'Europe et même sa sécurité chez soi-même.

Rien n'est plus naturel que, dans ces conditions, M. Benes doit compter avec la possibilité d'un affront avec la Pologne, dont les princes et rois médiévaux ne se sont lassés de guerroyer avec la Bohème qu'ils considéraient tous comme le vrai

obstacle de l'affirmation ainsi que de l'expansion de la puissance polonaise.

On lit avec une certaine mélancolie des pages sanglantes entières sur ces luttes incessantes des Boleslass tchèques avec les Boleslass polonais, et s'il y a quelque chose qui puisse compromettre amèrement l'idée de la solidarité slave, l'histoire de ces deux peuples d'une même race l'accomplit avec la dernière des rigueurs. M. le professeur Edouard Benes ne serait point „l'homme d'État providentiel“ de sa nation s'il n'essayait dès maintenant de parer au péril qui menace la Tchéquie de ce côté-là, et, dans cette sollicitude, rien n'est plus compréhensible que le plus récent effort du dirigeant de l'Office Extérieur de Prague, tendant à s'approprier le conseil du feu prince Bismarck, selon lequel on doit toujours avoir „ses deux fers au feu.“

(À suivre.)



REVUE BLEUE

(REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE)



Fondée en 1863
286, Boulevard Saint-Germain
PARIS (7^e)



ABONNEMENTS:

Un an France: 40 fr. — Étranger: 55 fr.

Sommaire du 16 Juin 1923.

Félix Roussel: Le Rôle politique d'Albert Ballin
Gabriel Faure: L'Évolution d'un Poète: De l'Amour à la Nature
Louis André: L'Opinion publique en France au XVII^e siècle
Schalom Asch: Un Monstre
Gustave Fort: Le Muguet; Exode printanier; La Légende du Saule (Poèmes)

La politique étrangère. — Les oeuvres et les idées. — Le roman. — Le théâtre. — Les beaux-arts.

La Nouvelle Revue Française

Revue mensuelle de littérature et de critique.

ÉDITION ORDINAIRE:

France: un an 38 fr. — six mois 20 fr.
Étranger: un an 45 fr. — six mois 24 fr.

Directeur: JACQUES REVIÈRE.

Secrétaire: JEAN PAULHAN.

Rédaction et Administration:

3, Rue de Grenelle, Paris VI^e.

Sommaire du 1^{er} Juin 1923.

Paul Valéry: Étude pour Narcisse
Marcel Proust: Le septuor de vinteuil
Francis Ponge: Trois satires
Albert Cohen: Mort de Charlot
Henri Deberly: L'impudente (III)

Reflexions sur la littérature. — Chronique dramatique. — Notes. — Littérature générale. — La Poésie. — Le Roman. — Le Théâtre. — La Musique.

SZENT-GELLÉRT FÜRDŐ

(Établissement de bains „St. Gerbert“)

Bains thermaux et thérapeutiques, Site magnifique, HÔTEL SPLENDIDE, confort tout moderne. (Rhumatisme, inflammations des articulations, maladies du coeur et du système nerveux.)

Sources Thermales
de 47°

Bains carboniques, Electrothérapie, Radiothérapie, Hydrothérapie, Laboratoires modernes.

1, Szent-Gellért-tér, Budapest
(Hongrie)

EDITIONS E. V. LETZGUS

France-Europe-Orient

67 rue St. Lazare (Trudaine 26-03)
REVUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Plus de 80 Agents et Correspondants en Europe Centrale et Orientale, en Orient

Donne les renseignements commerciaux les plus exacts et les plus complets sur la France, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Pologne, la Finlande, les États Baltes, la Roumanie, la Grèce, la Bulgarie, l'Empire Ottoman, l'Égypte etc.

ABONNEMENTS:

Un an 6 mois
France et Colonies 36 Fr. 20 Fr.
Autres Pays . . . 42 Fr. 25 Fr.

AVIS IMPORTANT: Tous nos abonnés d'un an ont droit à l'insertion gratuite annuelle de cinq lignes de texte dans la rubrique „Offres et Demandes“

LE MONDE NOUVEAU

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

Rédaction & Administration: 42, Boulevard Raspail PARIS (7e) — Tél. Fleurus 27—65.

ABONNEMENTS: France & Colonies 50 francs par an
Étranger 60 francs par an

Directeur:
E. VAN DER VLUGT

Rédacteur en Chef:
GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN

Dans chaque numéro: Politique — Sociologie — Sciences financières et économiques.
Littérature et Beaux-arts. — Revue du mois. — Nos colonies. — Industrie et commerce.
Supplément littéraire de 64 pages, publié en fascicules. Paraîtront, en 1922, en supplément,
5 romans inédits des meilleurs auteurs.

Une double édition de langue française & de langue anglaise paraît simultanément à
PARIS, LONDRES & NEW-YORK

UNE FIRME NOUVELLE

— la Société des Publications SÉSAME (G. Boaniche, imprimeur-éditeur — va éditer une collection de littérature moderne. La direction de cette collection a été confiée à André Arnyvelde. Sous le signe de SÉSAME paraîtront des œuvres poétiques, des romans, des études politiques et sociales, et aussi des œuvres philosophiques. Les manuscrits doivent être adressés à André Arnyvelde, aux éditions SÉSAME, 200, quai de Jemmapes, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

„LIT TOUT“

„RENSEIGNE SUR TOUT“

CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES

JOURNAUX, REVUES
& PUBLICATIONS

de toute nature

Paraissant en France et à l'étranger et en fournissant les extraits sur tous sujets et personnalités

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

Ch. DEMOGEOT, DIRECTEUR

21, Boulevard, Montmartre, PARIS (2e)

L'ARGUS de la PRESSE publie une nouvelle Edition de „NOMÉNC-LATURE des journaux en langue française paraissant dans le monde entier.“ C'est un travail méthodique et patient, qui contient plus de 5.000 noms de périodiques, en même temps qu'il rend hommage à la Presse Française.

PREMIÈRE COMPAGNIE DE NAVIGATION DANUBIENNE SOCIÉTÉ ANONYME

FONDÉE EN 1829. CAPITAL: Cour. 152.775,000.

ENTRETIENT LE

Service pour Voyageurs entre Passau—Linz—Vienne—Budapest et Mohács.
Le service à grande vitesse: entre Vienne—Pozsony—Budapest—Belgrad.
Le service de transport de marchandises: entre Regensburg, Passau, Linz,
Vienne, Pozsony, Budapest, Zemun, Belgrad, Orsova, Russe Giurgiu,
Galatz et Soulina.

Puis services sur le Tisza, Drave, Save et les canaux de Béga, François et François-Joseph.

Renseignements: BUDAPEST,

auprès de la Direction du Transport de la S^{te} DGT, V. Quai Rodolphe 3.
Téléphone: 34—53, 34—54.

À Vienne: Auprès de la Direction de la DDSG, III. Hintere Zollamtstrasse 1.
Téléphone: 87—14, 87—19.